

# Les fondements logiques de la *Philosophie de la nature* de Hegel

Frédéric Deluermoz<sup>1</sup>

## Introduction

La *Philosophie de la nature* de Hegel soumet à l'évidence la considération philosophique de la nature aux structures et aux catégories élaborées dans la *Science de la logique*. On cherchera à dégager les enjeux, l'intérêt philosophique qui s'attachent à cette soumission. Or, étant donné que la logique est ce qui chez Hegel tient lieu d'ontologie, déployer la philosophie de la nature à partir de l'ordre catégorial de la logique, ceci revient à penser la nature selon les lignes fondamentales d'une ontologie, à penser explicitement l'être naturel comme *être* naturel. C'est là que se situe le premier enjeu, interne, de cette interprétation de la nature. Il s'agit de démontrer qu'une pensée effective de la phénoménalité naturelle n'est possible que si on la reconduit plus profondément aux procédures selon lesquelles la pensée rend intelligible ce qui est en général. Cela ne revient pas cependant à dissoudre la pensée de la nature dans l'ontologie, mais bien plutôt à en souligner et à en préserver la spécificité, car penser la nature en tant qu'être, c'est tout aussi bien penser l'être en tant que nature. Mais faire ressortir cette spécificité, c'est encore délimiter le domaine propre et l'intérêt philosophique de la philosophie de la nature. Ceci fait alors surgir en

---

<sup>1</sup> Agrégé de philosophie, Frédéric Deluermoz enseigne en Première supérieure au lycée Leconte de Lisle à Saint Denis de la Réunion.

second lieu deux enjeux, externes, de cette interprétation de la nature. Contre la Naturphilosophie romantique, il faut en effet affirmer que la nature ne saurait être considérée comme l'absolu, comme le foyer de sens de toute réalité. Fonder le droit d'une considération philosophique de la nature, c'est bien plutôt justifier la forme de savoir qui seul est à même de délivrer strictement et précisément ce que la réalité naturelle a de spécifique, à savoir le savoir qui se présente dans les sciences de la nature. Justifier, c'est-à-dire en reconnaître l'acquis, faire comprendre que les sciences de la nature rendent bien intelligible le donné naturel, mais aussi dévoiler ce qui rend possible une telle intelligibilité, soit le socle conceptuel que ces sciences ne réfléchissent pas. L'enjeu externe de la *Philosophie de la nature* consiste donc en définitive dans une fondation *spéculative* des sciences de la nature.

### **D) Les enjeux internes de la *Philosophie de la nature***

Comprendre la signification et l'intérêt philosophiques de la *Philosophie de la nature* de Hegel exige qu'on la réfère à son projet philosophique d'ensemble. La philosophie de Hegel est une pensée de la pensée de l'être. Autrement dit, c'est une pensée qui s'efforce d'élucider ce qui rend l'être pensable en toutes ses déterminations. Or du fait d'être ainsi la pensée de ce qui dans l'être le rend conforme à la légalité de la pensée, cette philosophie doit nécessairement se présenter comme un *système*. Saisir dans l'être ce qui le rend conforme à la pensabilité, c'est en effet ramener l'ensemble des déterminations de l'être au tout de la pensée, c'est-à-dire, plus précisément à ce qui fait de la pensée un tout, soit, selon Hegel, le concept ou l'idée<sup>1</sup>. La philosophie doit donc être système dans la mesure où elle rend l'être conforme au pensable, c'est-à-dire l'interprète comme *Logos*, en ramenant l'ensemble de ses déterminations à l'unité de l'idée, en démontrant qu'en chacune de ses déterminations l'être est une émanation ou une expression de l'idée. Mais, de cette façon, le système doit se donner l'allure d'un *procès*. Si l'être est en sa vérité pensée ou idée, cela signifie qu'il a à se poser lui-même comme pensée ou idée. Plus exactement, si la pensée de l'être consiste à montrer qu'il est en sa vérité idée, cette pensée doit d'elle-même, de son propre mouvement, poser une telle vérité<sup>2</sup>. C'est bien là ce que présente le système hégélien : il présente l'auto-position de l'être en sa vérité comme concept ou idée. Par là, les déterminations de l'être apparaissent comme des émanations de l'idée du fait de se montrer comme des *moments* de son procès. Saisir la structure, la signification et l'intérêt de la *Philosophie de la nature*, c'est alors la resituer dans la structure et le mouvement du procès encyclopédique, puisque c'est seulement sur le fond de ce procès qui dit le sens de tout ce qui est que le sens plus particulier de l'être naturel peut être délivré. On envisagera d'abord cette situation de la *Philosophie de la nature* selon le point de vue de la *structure* du système, ce qui fera ressortir sa structure propre. Seulement, selon ce point de vue, la spécificité de la pensée de la nature et, par là, sa signification propre ne se donnent pas encore en pleine lumière. C'est alors du point de vue du *procès* systématique, c'est-à-dire du mouvement qui rend compte de la structure du système, que cette spécificité et cette signification philosophique peuvent effectivement se révéler. C'est ce que l'on considérera ensuite.

<sup>1</sup> Le concept (*der Begriff*) n'est pas en effet chez Hegel une catégorie générale, mais il désigne ce qui saisit et comprend, c'est-à-dire, ce qui développant de façon immanente la totalité du pensable, rend ainsi raison de ce qui est pensé

<sup>2</sup> Du fait qu'elle est la pensée de l'unité de la pensée et de l'être, la science n'est pas une pensée extérieure à ce qu'elle pense, elle ne fait pas advenir de l'extérieur son sens à l'être. Elle laisse bien plutôt l'être se manifester en son sens et sa vérité comme concept, elle laisse son objet se déterminer lui-même à partir de lui-même.

### 1) La situation de la *Philosophie de la nature* dans la structure du système. La structure de la *Philosophie de la nature*

En ce qui concerne sa *structure*, le système hégélien se divise en logique et sciences philosophiques réelles (*Philosophie de la nature* et *Philosophie de l'esprit*). Il convient donc de s'attacher d'abord à cette division structurelle, autrement dit à éclairer ce qu'est le propos de Hegel dans la *Science de la logique* et le rapport que celle-ci entretient avec les deux sciences réelles. Si la Philosophie de la Nature et la Philosophie de l'Esprit, sont les sciences réelles, ceci signifie que la logique n'est pas encore la science en tant que science réelle. C'est là ce qui explique que son objet soit la pensée pure. Pensée pure renvoie en effet à la pensée qui ne s'est pas encore réalisée. Ainsi, dit Hegel, « la logique, de la sorte, doit être saisie comme le système de la raison pure, comme le royaume de la pensée pure. Ce royaume est la vérité elle-même, telle qu'elle est sans voile en et pour soi ; pour cette raison, on peut dire : ce contenu est la présentation de Dieu tel qu'il est dans son essence éternelle, avant la création de la nature et d'un esprit fini<sup>1</sup> ». Toutefois, il faut bien comprendre qu'étant donné que la philosophie hégélienne est la pensée de l'unité de la pensée et de l'être, la logique, quoique présentant la pensée non encore réalisée, est bien la pensée du réel, la pensée de l'être pensé. Elle est pensée pure non pas en tant qu'elle présenterait, comme le fait la logique traditionnelle, la simple forme de la pensée, abstraction faite de tout contenu, mais en tant qu'elle présente le contenu de tout ce qui est « avant » qu'un tel contenu se constitue dans une forme concrète, naturelle et spirituelle<sup>2</sup>. Elle est donc la présentation des formes universelles selon lesquelles le réel est pensable, des catégories atemporelles selon lesquelles l'être pensé se conçoit. Or c'est là ce qui fait comprendre la relation que la logique entretient avec les deux sciences réelles et ce qui fait de la philosophie hégélienne, de l'Encyclopédie un système. La logique ne fait pas nombre avec les autres sciences philosophiques. Elle contient en effet les deux sciences réelles en ce que les déterminations de pensée qu'elle présente constituent la matrice conceptuelle de la réalité naturelle et spirituelle, c'est-à-dire du contenu de ces deux sciences réelles, tandis que ces sciences réelles sont le lieu de l'authentification des déterminations logiques, c'est-à-dire la vérification de ce qu'elles constituent bien la structure conceptuelle de l'être tant naturel que spirituel. « Si (...) nous considérons la logique comme le système des pures déterminations-de-pensée, les autres sciences philosophiques, la Philosophie de la nature et la Philosophie de l'esprit, apparaissent par contre en quelque sorte comme une logique appliquée, car la logique est l'âme qui les vivifie. L'intérêt animant les autres sciences, c'est seulement de connaître les formes logiques dans les figures de la nature et de l'esprit, figures qui ne sont qu'un mode d'expression particulier des formes de la pensée pure<sup>3</sup> ». La logique est donc science de la pensée pure en tant qu'elle est le déploiement du sens de l'être dans sa pureté, c'est-à-dire abstraction faite du mouvement de sa libre résolution qui le fait se manifester en son être autre, dans et comme nature, pour « de son être autre faire retour en soi-même<sup>4</sup> », c'est-à-dire se poser dans sa singularité conceptuelle comme esprit.

On comprend à partir de là que le jeu des déterminations logiques, des déterminations les plus universelles de l'être pensé, constitue la cellule conceptuelle selon laquelle s'élaborent la structure et l'enchaînement des catégories spécifiques à la sphère naturelle, tandis que la *Philosophie de la nature* est la vérification de ces déterminations, c'est-à-dire la démonstration qu'elles ont bien une puissance d'agir conceptuelle, une capacité à structurer le

<sup>1</sup> S.L. I, Introduction, p. 19 de la traduction Labarrière et Jarczyk, Aubier

<sup>2</sup> C'est là d'ailleurs ce qui fait d'elle un *onto-logique*

<sup>3</sup> *Encyclopédie des Sciences philosophiques*, édition de 1827-30, Logique, ad. au § 24, p. 477 de la trad. B. Bourgeois, Vrin

<sup>4</sup> *Encycl.*, Logique, §18, p.184

réel naturel. C'est ainsi en référant la *Philosophie de la nature* à la structure du système que peut apparaître que sa propre structure interne est en homologie avec la structure de la logique. Or, cette homologie de structure de la logique et de la *Philosophie de la nature* se précise de trois façons.

En premier lieu, les structures fondamentales de la *Philosophie de la nature* s'ordonnent explicitement à la structure formelle du *tout* de la logique. C'est que la sphère naturelle forme elle-même un tout au sein du tout encyclopédique parce que, comme on va l'expliquer, en elle se déploie, comme dans la logique, un procès totalisant, le procès selon lequel l'être naturel dévoile son concept comme esprit. De cette façon le tout de la sphère naturelle a la même forme que le tout de la sphère logique, puisqu'en celle-ci se déploie un procès similaire, le procès selon lequel l'être se révèle comme concept. En conséquence, les trois grands moments de la *Philosophie de la nature* s'ordonnent à la stratification du mouvement logique selon lequel le concept se pose d'abord comme être, puis comme essence et enfin comme concept.

– Ainsi, en son premier moment, la nature est-elle, comme le dit Hegel, « l'universalité abstraite de son être-hors-de-soi<sup>1</sup> ». La nature se présente donc d'abord sous l'aspect de l'extériorité pure, ce qui exige qu'elle doit être d'abord expliquée *mécaniquement*. Or ceci s'explique par le fait que l'extériorité initiale de la nature renvoie au moment logique de l'*être* dont le régime est précisément celui de l'extériorité réciproque de ses déterminations.

– En son deuxième moment, la nature, surmontant cette extériorité, se propose dans la détermination de la particularité. Elle se présente en effet comme le procès de l'individuation, de la particularisation des déterminations matérielles universelles que présentait le premier moment. Comme telle, la nature doit être saisie sous l'aspect de la *Physique* : physique de l'individualité universelle (ou physique des corps, des éléments et des processus élémentaires) ; physique de l'individualité particulière (cohésion, son, chaleur) ; physique de l'individualité singulière ou totale (physique des processus chimiques). Dans ce deuxième moment se laisse donc voir comment le concept intérieur et la réalité naturelle extérieure surmontant leur extériorité initiale, se révèlent comme l'intériorité essentielle qui se manifeste dans l'extériorité du corps physique particulier. La *Physique* est ainsi expressive du procès de l'*essence* en ce que la structure processuelle de l'essence est la réflexion, c'est-à-dire le mouvement selon lequel en se réfléchissant dans soi, l'essence se réfléchit tout aussi bien dans l'autre.

– En son troisième moment, la nature présente l'individualité s'intériorisant, se singularisant, se subjectivant. C'est là l'organisme que considère la *Physique organique*. Or, ce qui rend compte de cet aspect subjectif de la nature, c'est qu'en ce dernier moment de son procès, la nature est expressive de ce qui dans la logique est la subjectivité, c'est-à-dire précisément le *concept comme tel*. C'est pourquoi la *Physique organique* se subdivise selon les trois moments du concept : la nature géologique, soit la forme subjective encore inerte de la totalité naturelle correspond à l'universalité, la nature végétale renvoie à la particularité et l'organisme animal, la subjectivité naturelle la plus achevée, la singularisation vitale la plus explicite, se propose comme l'expression de la singularité.

Mais, par là, en second lieu, puisque la forme générale de la nature correspond à la forme logique générale du trajet du concept s'auto-révélatant, se laisse voir qu'en elle c'est bien au fond le concept qui est à l'œuvre. C'est pourquoi, en ses trois grands moments, la nature récapitule les trois déterminations du concept dont il vient d'être question. Mais du fait que, comme on aura à l'expliquer, dans la nature, le concept ne se développe pas, qu'il ne fait pas

<sup>1</sup> *Encyclopédie, Philosophie de la nature*, Introduction, § 252, p. 242 de la traduction de Maurice de Gandillac, Gallimard

*émaner* de lui sa propre substance, puisque dans la nature il ne s'est pas encore révélé *comme* concept<sup>1</sup>, comme le sujet de son propre déploiement, du fait qu'à l'inverse, le concept vient, dans la nature, à la rencontre de lui-même à partir de la réalité naturelle, qu'il *évolue* vers son auto-révélation, ses moments se proposent dans l'ordre inverse de celui qui est leur exposition du point de vue du vrai, du point de vue logique de la pensée pure. Ainsi, la *Mécanique* correspond-t-elle à la singularité, la *Physique* à la particularité et la *Physique organique* à l'universalité.

Enfin, du fait qu'en conséquence, dans la nature, se dit le concept *objectivé*, que la nature est l'idée objectivée dans l'extériorité, l'idée naturée, ses trois grands moments correspondent à une relecture de l'idée ainsi extériorisée, soit de ce que la Doctrine du concept a thématiqué comme l'*objectivité*<sup>2</sup>. Mais parce que, à la différence de l'objectivité logique, l'objectivité naturelle présente l'objectivité du concept comme coupée de sa subjectivité, parce que la nature n'est par là que l'expression aliénée de l'objectivité, chacune des divisions de la nature n'est qu'une reprise partielle des catégories de l'objectivité qui décrivent la structure fondamentale des objets. Ainsi, la Mécanique n'est-elle le Mécanisme, c'est-à-dire l'immédiateté et la diversité constitutive de toute l'objectivité, que du point de vue de l'extériorité naturelle, soit de la matière et du mouvement. Quant à la Physique, elle n'exprime qu'au sein du corps matériel ce que la *Science de la logique* entend par le Chimisme, soit la tension au sein de l'objectivité en général de la particularité et de l'universalité. Enfin, l'organisme naturel n'est qu'une particularisation de ce que présente la Téléologie, soit la présence finalisante du concept au sein de toute objectivité.

Ainsi la correspondance des structures logiques et des structures naturelles, le fait que les déterminations du *Logos* dont traite la *Science de la logique* soient la raison structurante de la réalité naturelle exprime-t-elle bien ce que tout le système a en vue, c'est-à-dire la démonstration de la capacité de l'idée à structurer et à donner sens à toute réalité. Mais, comme ceci se montre plus particulièrement dans les deux derniers aspects de cette correspondance, cette relation insiste sur cette capacité de l'idée à investir de sens *ce qui n'est pas elle*, c'est-à-dire une réalité qui ne lui est pas conforme. Or, c'est là que se situe la spécificité du moment encyclopédique que présente la *Philosophie de la nature* en même temps que la spécificité de la relation que ce moment entretient avec les déterminations de la pensée pure. Seulement, cette spécificité et, par là, les enjeux qui s'y attachent, se laisse saisir de façon beaucoup plus explicite quand on s'efforce de considérer la *Philosophie de la nature* du point de vue du procès encyclopédique, soit de la situation qui est la sienne dans ce procès.

## 2) La relation du procès naturel et du procès logique

L'homologie de structure ne laisse en effet pas voir d'elle-même la raison pour laquelle l'organisation logique préside à l'ordre naturel. Certes, cette raison tient bien à la distinction structurelle générale de la logique et des autres sciences philosophiques, puisque cette distinction puise son sens dans le projet de démontrer la productivité réelle de l'idée. Toutefois, la correspondance des structures peut se vérifier aussi pour la *Philosophie de l'esprit* en laquelle l'idée vérifie tout autant sa capacité structurante. Par là, la seule homologie structurelle ne dévoile ni la raison propre pour laquelle l'idée est présente dans la nature, ni non plus la modalité spécifique de cette présence. Or cette présence en sa modalité spécifique se révèle si on resitue le moment naturel dans le mouvement d'ensemble du procès dialectique. La nature est en effet le moment médian de ce procès. De cette façon, se laisse saisir que la nature procède du moment logique qui la précède et qu'ainsi la nature procède de

<sup>1</sup> Ce que sera l'esprit : le concept dans la *forme* du concept

<sup>2</sup> Voir : *Science de la logique*, Doctrine du concept, Section III, chapitre 2

l'idée dans la présentation de laquelle la logique trouve son achèvement et son accomplissement. On comprend ainsi que si l'idée habite la nature, c'est parce que la nature provient de l'idée. C'est ce point essentiel à la compréhension de la signification de la *Philosophie de la nature*, soit ce lien d'habitation de la nature et de l'idée qu'il convient donc d'éclairer.

Au terme de la logique, comme le dit Hegel, l'idée absolue « se *résout* à laisser librement aller *hors d'elle-même* le moment de sa particularité ou de la première détermination ou altérité, *l'idée immédiate*, comme son reflet, elle-même, comme *nature*<sup>1</sup> ». Par là, procédant librement de l'idée, émanant de cette liberté de l'idée qui consiste selon Hegel « à se dépendre librement d'elle-même<sup>2</sup> », la nature apparaît comme libre création de l'idée. Ainsi, Hegel interprète-t-il la relation de la logique et de la nature en terme de création et c'est une telle interprétation qui rend compte de la signification propre de la sphère naturelle et de son procès spécifique. Toutefois, parce que, comme cela se trouve enveloppé dans la notion de création et comme on va le développer, elle introduit entre la nature et l'idée une fondamentale altérité que le procès naturel aura pour fin de dépasser, parce qu'elle détermine ainsi la destinée de l'idée se réalisant, soit la nécessité pour elle de se dépendre d'elle-même pour se faire nature pour, sursumant ce dépendre, se poser en sa vérité, soit se réunir avec elle-même en tant qu'esprit, parce qu'ainsi l'idée ne conquiert sa figure réelle vraie, c'est-à-dire spirituelle, qu'en traversant l'épreuve de son aliénation naturelle, cette interprétation de la relation de la logique et de la nature doit avoir sa raison d'être dans la logique elle-même. Autrement dit, c'est au sein même de ce qui est constitutif de l'idée que doit se trouver justifié son dépendre de soi créateur par lequel elle se fait nature<sup>3</sup>. Or ceci peut être montré d'une double façon :

En premier lieu, poser son autre, sa particularité à partir de soi en restant auprès de soi, donc s'auto-déterminer, c'est là précisément la définition de la libre création selon Hegel, définition qui d'ailleurs ne convient qu'au concept, puisque seul le concept est une telle auto-détermination. C'est ce qui se trouve affirmé à la fin de l'exposition du concept universel, premier moment du déploiement du concept : « l'universel véritable, infini (...) se détermine *librement* (...), *il est puissance créatrice* en tant que négativité absolue qui se rapporte à soi-même. Il est [entendu] comme cette puissance créatrice, le différencier dans soi, et celui-ci est *déterminer* du fait que le différencier est un avec l'universalité (...). En cela consiste le *créer* du concept, [créer] qui lui-même n'est à comprendre que dans ce plus intérieur de ce même concept <sup>4</sup> ». Le concept est créateur du fait qu'il est l'activité libre de s'auto-différencier, du fait de créer sa propre détermination, sa particularité en restant immanent à cette particularité. C'est ainsi dans l'intériorité même du concept et, par là, dans la constitution même de l'idée, que réside sa libre puissance créatrice.

Toutefois, cela n'explique pas encore en quoi cette libre création devrait avoir l'allure d'un « se dépendre de soi », d'une extériorisation de soi. Certes, cette extériorisation est bien, comme dans le cas du concept comme tel le fait pour l'idée de laisser s'extérioriser sa particularité, sa différence. Mais dans le cas de l'idée parvenue à sa figure achevée il s'agit d'une extériorisation de l'idée à l'*extérieur* de soi alors que la créativité du concept se définissait par le fait de se différencier à l'*intérieur* de soi. Il convient alors de comprendre comment l'extériorisation de l'idée peut avoir sa raison dans sa propre constitution intérieure. Or ceci peut se saisir si on reconnaît que la logique en tant que tel n'est pas encore le logique

<sup>1</sup> *Encyclopédie*, Logique, § 244, p. 463

<sup>2</sup> *S. L. III*, Section III, chapitre 3, p. 393

<sup>3</sup> C'est d'ailleurs une critique courante qui remonte à Schelling et à Marx, que ce recours à la notion de création introduirait une solution de continuité dans le mouvement dialectique

<sup>4</sup> *S. L. III*, Section I, Chap. 1, p. 74

en sa vérité et qu'ainsi, l'idée au terme de son parcours logique n'est pas encore l'idée accomplie. C'est que le logique n'est la vérité que dans la sphère de la pensée pure. Or, comme il ressort de ce qui a été exposé plus haut, le *Logos* pur a à se vérifier dans le réel, les pures déterminations de la pensée de l'être ont à vérifier dans la réalité tant naturelle que spirituelle leur capacité à constituer le sens et la structure de l'être. Si le logique doit donc se nier ainsi absolument, non pas seulement *dans* lui-même, mais aussi *hors* de lui-même, si sa différenciation *interne* doit aussi s'effectuer librement dans sa différenciation *d'avec* soi, dans son extériorisation, c'est en tant qu'il est dans sa détermination *seulement* logique *autre* que le logique vrai, autre que le logique réalisé. Le logique contient donc bien en lui même le principe de son aliénation comme nature.

Il est donc bien de la nécessité de l'idée de se résoudre librement à laisser aller hors d'elle-même sa particularité, de s'aliéner comme nature. Certes, cette interprétation de la relation du logique et de la nature a bien une résonance théologique. Mais ce qui importe ici, c'est qu'elle permet de faire comprendre ce qu'est la spécificité de la sphère naturelle et par conséquent ce que requiert selon Hegel une pensée philosophique de la nature. Du fait d'être libérée par l'idée, la nature est à la fois autre que l'idée et relative à elle. Négatif de l'idée, libérée *par* et *de* l'idée, la nature est ainsi extérieure à l'idée qui en est pourtant le sens. C'est ce double aspect contradictoire de la relation de l'idée et de la nature qui permet de faire comprendre les déterminations, la structuration et le mouvement de la sphère naturelle et surtout ce que requiert une considération philosophique de la nature.

En premier lieu, du fait qu'il y a une extériorité de l'idée et de la nature, que la nature est, dit Hegel, « l'idée extérieure à elle-même<sup>1</sup> », la nature est elle-même dans la détermination de l'extériorité<sup>2</sup>. Or, cette extériorité est expressive de la contradiction fondamentale qui travaille la nature. L'idée s'aliénant, c'est en effet l'idée se faisant *être*, l'idée dans le régime de l'être. Par là, il y a une contradiction du concept et de l'être de la nature. Certes, le concept habite la nature, il est bien présent dans la nature, d'une présence sans reste et c'est pourquoi la nature n'a pas d'autre sens et d'autre raison que l'idée. Mais, puisque l'élément propre de la nature est l'immédiateté qui caractérise l'être, il l'habite à la façon d'une raison intérieure extérieure à son extériorisation. Autrement dit, le concept est purement intérieur à la nature et c'est pourquoi il agit dans la nature d'une façon purement extérieure. La réalité naturelle n'est donc pas conforme à son concept, elle n'en est pas la manifestation, la présence transparente. C'est en cela que l'extériorité naturelle exprime la contradiction propre à la nature. Comme le dit Hegel, « telle qu'elle *est*, son être ne correspond pas à son concept ; elle est bien plutôt la *contradiction non résolue*<sup>3</sup> ». Cette contradiction rend alors compte du régime de l'agir du concept dans la nature, c'est-à-dire de la légalité propre à la nature. De par cette extériorité de l'agir du concept intérieur à la nature, la liberté du concept s'y donne en effet sous l'aspect de l'autre de la liberté, de la nécessité et de la contingence, d'un mixte de nécessité et de contingence. C'est que, comme l'expose la Doctrine de l'essence, la nécessité abstraite, la nécessité opposée à la liberté, la nécessité seulement nécessaire est l'effectivité seulement formelle, c'est-à-dire la *possibilité* qui laisse paraître la contingence<sup>4</sup>. C'est pourquoi il y a bien des lois dans la nature (donc de la nécessité), mais les déterminations naturelles, quoique régies par ces lois, se comportent indifféremment à l'égard de ces lois. La contingence a donc dans la nature son libre cours.

<sup>1</sup> *Encyclopédie, Philosophie de la nature*, § 247, p. 238

<sup>2</sup> Ce pourquoi la toute première occurrence de la nature est l'espace, « l'universalité abstraite de son-être-hors-de-soi » (*Ph. N.*, § 254, p. 243)

<sup>3</sup> *Ph. N.*, § 248, Remarque, p. 240

<sup>4</sup> Voir : *S. L.* II, Section III, chapitre 2, § A, p. 252. « Le contingent est un effectif qui en même temps est déterminé seulement comme possible, dont l'autre ou le contraire est tout aussi bien »

Cette contingence a même son plus haut degré lorsque la nature atteint elle-même son plus haut degré, c'est-à-dire dans l'organisme vivant<sup>1</sup>, ce qui montre bien que, même en son moment dernier, la nature reste la contradiction non résolue.

En second lieu, c'est cette extériorité de la nature et de l'idée expressive de la contradiction non résolue qui permet d'expliquer comment l'idée structure la nature, c'est-à-dire qui permet de faire apparaître le procès de pensée selon lequel s'explique cette structuration. L'idée s'extériorise dans la nature pour vérifier en elle le procès logique de son auto-constitution. Autrement dit, elle fait émaner d'elle le procès évolutif par lequel elle s'est posée comme telle dans son périple logique. C'est là ce qui fait comprendre que la nature a bien l'allure d'un procès et que les étapes de ce procès récapitulent les moments selon lesquels l'idée s'est auto-constituée. Mais en même temps, du fait que l'idée vérifie, authentifie son procès d'auto-constitution dans son autre, dans l'élément naturel qui est le produit de son aliénation, cette vérification a le sens d'un retour dans soi de l'idée à partir de son extériorisation. C'est là ce qui donne au procès naturel son sens spécifique. Ce procès exprimant la mouvement de l'idée reprenant en soi son aliénation, se montre ainsi comme le mouvement par lequel la nature se nie comme nature pour se poser comme esprit. C'est pourquoi le procès qui anime la nature a le sens d'une intériorisation progressive de l'extériorisation initiale en laquelle l'idée s'est posée comme son autre. Toutefois, étant donné l'extériorité de la nature et du concept, ce trajet progressif d'intériorisation a lui-même l'allure de l'extériorité. Ainsi, les moments de ce procès ne s'engendrent pas les uns dans les autres, le mouvement constitutif de la nature ne décrit pas une série de métamorphoses, puisque engendrement et métamorphose n'appartiennent qu'au concept révélé comme concept en ce qu'ils sont expressifs de son thème processuel propre, c'est-à-dire de son développement. C'est là ce qui fait que, comme le dit Hegel, « la nature est à considérer comme *un système de niveaux*<sup>2</sup> », le niveau connotant la relation d'extériorité des moments du procès naturel. Chaque niveau présente ainsi une étape dans le procès d'intériorisation de l'idée. C'est pourquoi ce procès se manifeste sous l'aspect d'un mouvement de complexification empirique « par lequel, dit Alain Lacroix, on passe des phénomènes les plus extérieurs, les plus simples, et en un sens les plus abstraits à ceux qui révèlent un plus grand degré d'intériorité, d'organisation différenciée et de complétude<sup>3</sup> ». Ainsi, la philosophie de la nature présente-t-elle d'abord les déterminations les plus abstraites et les plus universelles selon laquelle la nature est pensable (espace temps, mouvement) pour progresser selon des déterminations de plus en plus concrètes vers la plus haute forme d'intériorisation qui soit possible au sein de l'extériorité naturelle, soit la vie, précisément l'organisme animal qui présente la plus haute unité et la plus grande liberté qui peuvent se réaliser au sein de la diversité et de la nécessité caractéristiques de la nature.

Cette extériorité constitutive de la réalité naturelle permet alors, en troisième lieu, de déterminer ce que doit être une considération philosophique de la nature. Du fait que le concept est bien présent dans la nature, du fait qu'il se révèle par là à même de poser dans la phénoménalité des connexions nécessaires qui s'offrent à la raison observante, la nature n'est pas impénétrable. L'articulation du logique et du naturel rend ainsi compte de l'intelligibilité des déterminations naturelles. Cependant, parce que le concept agit de façon seulement intérieure dans la nature, parce qu'il n'y existe pas encore *pour soi*, il est essentiellement *pour un autre*, c'est-à-dire pour l'esprit contemplant ou observant la nature. Au fond, le procès de la nature n'est pas un procès inhérent aux choses de la nature elles-mêmes. La seule processualité effective est celle de la *pensée* de la nature qui lit dans les régularités

<sup>1</sup> « La vie est vouée à la déraison et à l'extériorité ». (*Ph. N.*, § 248, Remarque, p. 240)

<sup>2</sup> *Ph. N.*, § 249, p. 240

<sup>3</sup> Hegel. *La philosophie de la nature*, PUF, p. 54



phénoménales les articulations de son propre procès d'intelligibilisation du donné naturel. C'est là d'ailleurs ce qui fait comprendre ce qu'est la dialectique propre à la nature. Du fait que la nature présente le mouvement de l'idée niant sa négation, il y a bien un travail du négatif dans la nature. C'est là ce qui fait saisir, étant donné que le dialectique est défini par Hegel comme le négativement rationnel, qu'il y a bien, contrairement à ce qu'affirme Alexandre Kojève, une dialectique de la nature<sup>1</sup>. Seulement, contre Engels<sup>2</sup>, ce n'est pas une dialectique *réelle* en laquelle le négatif serait effectivement posant à partir de sa propre négation. Le mouvement dialectique propre à la nature est ainsi une dialectique *de la nature* ou une dialectique de la *pensée de la nature* et non une dialectique *naturelle* en ce qu'il n'est pas le mouvement qui préside à l'engendrement des formes naturelles, mais en ce qu'il réfléchit l'effort selon lequel l'esprit s'élève à l'intelligibilité de ces formes naturelles. Comme le dit B. Bourgeois, « l'évolution naturelle n'est aucunement créatrice, et, si dialectique de la nature il y a, cette dialectique est purement conceptuelle, c'est-à-dire dialectique du sens<sup>3</sup> ». Penser philosophiquement la nature, ce n'est donc pas chercher à y déceler quelque procès inhérent, mais ceci revient pour la pensée à réfléchir les opérations par lesquelles elle s'efforce de donner sens à la diversité contingente du donné naturel. La philosophie hégélienne de la nature est bien par là la pensée de la pensée de la nature, la pensée de ce qui est constitutif d'une pensée de la nature.

A partir de là peut se dégager l'enjeu interne qui s'articule à l'élaboration de cette philosophie de la nature. Interpréter la nature comme création de l'idée, c'est en fait justifier qu'on puisse lire dans ses régularités phénoménales les articulations processuelles selon lesquelles l'idée s'auto-constitue. Autrement dit, cela revient à faire voir que ce qui rend la nature pensable doit être cherché du côté de ce qui rend toute réalité pensable, c'est-à-dire du côté de ce qui se déploie dans le procès logique. Ainsi, la pensée de la nature procède-t-elle de la pensée de l'être, la pensée de l'être *naturel* n'est-elle rien d'autre qu'une pensée de l'être naturel ou de l'être naturé. Hegel enracine donc la philosophie naturelle dans une ontologie. Il affirme ainsi que la philosophie de la nature doit être déployée selon les lignes fondamentales d'une ontologie, précisément d'une onto-logique, c'est-à-dire que la pensée de la pensée de l'être que se veut cette onto-logique peut seule permettre de concevoir une pensée de la nature, d'élaborer les conditions d'une intelligibilité de la phénoménalité naturelle.

Mais cela ne signifie pas une réduction de la philosophie naturelle à l'ontologie et, par conséquent, une absorption de la nature dans le logique, un effacement pur et simple des formes naturelles au profit des formes logiques. C'est que la créativité de l'idée telle que Hegel l'interprète implique certes l'identité du logique et du naturel, mais aussi bien leur différence, puisque la création de la nature par l'idée enveloppe l'extériorité de l'idée et de la nature. Tout le propos de la *Philosophie de la nature* est ainsi orienté par cette extériorité du logique et du naturel qu'implique le dépandre de soi originel de l'idée. De cette façon se trouve préservée la différence spécifique de la nature, se trouve fondée la nécessité d'une manifestation naturelle de l'être et, en conséquence, se trouve justifié le déploiement d'une philosophie de la nature.

Mais du même coup se trouvent fixées les limites de la sphère naturelle et circonscrit l'intérêt philosophique que l'on peut et que l'on doit accorder à la nature. Le fait que l'idée est dans la nature dans la dimension de l'extériorité par rapport à soi se traduit par une

---

<sup>1</sup> « L'être total ou l'idée (...) présente un aspect foncièrement non dialectique qui est l'être donné statique ou l'être naturel » (*Introduction à la lecture de Hegel*, « La dialectique du réel et la méthode phénoménologique », appendice I, p.490 de l'édition Gallimard)

<sup>2</sup> Voir : *Dialectique de la nature*, Editions sociales

<sup>3</sup> *Encyclopédie*, III, *Philosophie de l'esprit*, Présentation, Vrin, p. 19

surabondance du concept par rapport à la nature. Le concept ne peut exprimer en effet toute sa richesse constitutive dans l'élément de la nature, c'est-à-dire dans l'immédiateté sensible et la finitude expressives de l'aliénation de l'idée. C'est pourquoi le procès naturel a le sens d'une sursumption de cette différence du contenu conceptuel et de la forme sensible naturelle, soit de la position de ce contenu conceptuel dans une forme qui lui est adéquate, c'est-à-dire dans la forme du concept lui-même, dans l'élément spirituel. Le procès naturel décrit ainsi ce mouvement par lequel l'idée nie, c'est-à-dire auto-limite son expression naturelle pour se poser comme esprit, « lequel, dit Hegel, est la vérité et le but final de la nature et la vraie effectivité de l'idée<sup>1</sup> ». La stricte délimitation de la sphère naturelle se dessine de cette façon sur le fond de la hiérarchisation dialectique des manifestations du concept, c'est-à-dire sur la prééminence de la sphère spirituelle sur la sphère naturelle dans la mesure où c'est seulement dans le règne de l'esprit que le concept a son régime adéquat, la forme qui convient à sa liberté constitutive. Aliénation de l'idée, la nature n'en est donc qu'une approximation. C'est pourquoi on ne saurait faire de la nature le foyer de sens de toute réalité. Et surtout la nature ne saurait servir de modèle explicatif ou de principe pour les déterminations de la sphère spirituelle. Ainsi, on ne doit pas comprendre la genèse et la forme de l'Etat à partir de ce qui dans la réalité humaine tient à la nature, soit les tendances élémentaires, les passions ou encore l'intérêt particulier. De même l'art n'a pas à imiter la nature, mais bien plutôt à transfigurer le sensible naturel pour le rendre apte à accueillir la luminosité de l'idée.

Tel est donc le sens entier de cette considération de la nature sur le fond et dans sa différence avec l'élément logique : la nature est une expression de l'idée dans l'autre de soi. Par là, l'idée y exprime sa puissance d'information et de structuration. Mais la nature ne saurait épuiser toute cette puissance et le sens qui s'y attache. Dire l'*être* naturel, c'est donc dire ce qui dans la nature est conforme à la vérité de l'être, c'est-à-dire au concept, mais c'est aussi dénoncer l'insuffisance de cet être *naturel* à exprimer la pleine richesse de l'être, soit la liberté infinie du concept.

Or, à partir de ce sens et de cet enjeu interne peuvent se dessiner deux grands enjeux externes de la *Philosophie de la nature*, celui d'une critique de la Naturphilosophie romantique et celui d'une fondation spéculative des sciences de la nature.

## II) Les enjeux externes de la *Philosophie de la nature*

Fonder l'intérêt d'une considération philosophique de la nature en en délimitant le champ d'étude, cela revient d'une part à mettre en question la conception de la nature qui préside au courant de la Naturphilosophie romantique et d'autre part et corrélativement à accorder aux sciences de la nature leur juste place.

### 1) La critique de la Naturphilosophie

La Naturphilosophie dont les principaux représentants sont Herder (*Idées pour la philosophie de l'histoire*, 1784), Goethe (*Métamorphose des plantes*, 1790) et surtout Schelling (*Idées pour la philosophie de la nature*, 1797), articule quatre thèmes majeurs :

En premier lieu, la nature est considérée comme un tout, c'est-à-dire précisément comme une diversité unifiée par un seul et même grand principe. Ce principe est unifiant en tant qu'il est interprété comme *force vitale*, ce qui signifie qu'on considère que la nature a une pleine *puissance* sur ses manifestations. Pleinement unifiée par une telle force, la nature se présente alors sous l'aspect d'une gradation ordonnée et continue de ses manifestations.

---

<sup>1</sup> Ph. N., § 251, p. 242

En second lieu, cette gradation ordonnée et continue repose sur le fait que la nature est interprétée comme un processus de *métamorphoses*. C'est là par exemple une notion fondamentale dans la pensée de Goethe. Comme le dit Alain Lacroix à son propos, « la métamorphose désigne la processualité propre à la nature, c'est-à-dire le fait qu'elle se manifeste dans le passage continu d'une forme à une autre<sup>1</sup> ».

En troisième lieu, gradation et métamorphose ont pour résultat que chacune des formes engendré par la nature s'offre comme un organisme qui reprend dans sa constitution spécifique la totalité naturelle dont elle est la manifestation. Il y a là une influence leibnizienne : l'unité du monde naturel se fonde dans le fait que la nature est présente en totalité en chacun de ses produits, qu'il y a, comme le propose Schelling, une réflexion de l'absolu en chacune de ses manifestations.

Enfin, ce dynamisme producteur de la nature a pour moteur une polarité, un jeu des contraires. C'est là aussi une idée qui a son origine chez Goethe : dans sa *Doctrine des couleurs* (1808-1810), il développe en effet l'idée que les couleurs naissent du conflit de la lumière et de l'obscurité. Mais l'important est de comprendre que cette activité différenciante de la nature est au service de son unité, que la nature réalise son unité par le moyen de la polarité.

L'ensemble de ces thèses convergent dans l'idée d'une pleine auto-suffisance de la nature fondée dans le fait qu'elle est une expression adéquate de l'absolu. Cette idée se fonde à son tour sur l'exigence philosophique essentielle qui est à la base de la Naturphilosophie, l'exigence de surmonter l'altérité de l'esprit et de la nature contre l'interprétation mécaniste de la nature et son socle philosophique, soit la distinction de la pensée et de l'étendue. Il s'agit ainsi, contre la conception des sciences qui fait de la réalité naturelle une matière inerte mue seulement par des causes extérieures, de montrer que la nature comporte un dynamisme interne qui lui confère les dimension de la subjectivité, de l'idéalité et de la liberté, c'est-à-dire les dimensions qui sont traditionnellement les attributs de l'esprit. Or, cette vue des thèses et de l'enjeu de la Naturphilosophie montre à l'évidence que la *Philosophie de la nature* de Hegel se construit sur un projet et un enjeu bien différents, voire opposés.

En premier lieu, l'extériorité de l'idée et de la nature a pour effet d'ôter à la nature tout dynamisme propre. Il y a au contraire pour Hegel une *impuissance* de la nature qui lui vient « de ce qu'elle ne contient les déterminations naturelles que de façon abstraite, et de ce qu'elle expose à une déterminabilité extérieure la réalisation du particulier<sup>2</sup> ». La nature est impuissante du fait qu'elle n'a pas de puissance sur son propre processus de détermination, qu'elle n'est pas par là auto-détermination. Or, cette impuissance n'est pas à mettre au compte du concept, mais au contraire de l'élément où il se déploie, car cet élément, étant donné son extériorité constitutive ne peut, dit Hegel, « tenir fermement le concept dans sa réalisation<sup>3</sup> ». Autrement dit, l'élément naturel, l'immédiateté sensible n'est pas à même de retenir, de contenir toute la puissance et toute la richesse de l'agir du concept. C'est pourquoi il y a une surabondance du concept par rapport à l'élément naturel où il se déploie. De cette façon, le concept plongé dans l'immédiateté et la finitude de l'élément naturel n'est qu'une trace de lui-même et ainsi, sa capacité expansive s'en trouve limitée, finitisée. L'impuissance de la nature est donc à saisir au fond comme le fait que la liberté du concept ne peut s'y exprimer comme telle, mais, comme on l'a vu, sous la figure de son autre, c'est-à-dire de la nécessité et de la contingence. Cette impuissance est alors ce qui fait que la nature ne peut être interprétée sous l'idée de force vitale, c'est-à-dire comme une force qui a puissance sur son

---

<sup>1</sup> *Op. cit.*, p. 44

<sup>2</sup> *Ph. N.*, § 250, p. 241

<sup>3</sup> *Ibid.*, Remarque, p. 242

extériorisation. Certes, la nature est pour Hegel « un tout vivant<sup>1</sup> » et elle se montre en son dernier moment comme la vie. Mais ceci signifie justement que la nature n'est *que* vie et qu'une telle vie n'est pas la vie en sa vérité, c'est-à-dire la vie de l'esprit qui est effective puissance de rassembler en soi ses déterminations et qu'ainsi, la vie naturelle n'est pas l'expression de la vie spirituelle.

Cela a pour conséquence, en second lieu, que la nature n'a pas une pleine maîtrise de sa processualité et que, par là, elle ne se donne pas comme une gradation ordonnée et continue de formes qui s'engendrent les unes dans les autres, comme un procès évolutif harmonieux se déployant comme une série de métamorphoses. C'est ce qu'exprime l'idée que la nature est un système de niveaux. Ce n'est pas la nature elle-même qui lie ses manifestations, mais bien l'esprit qui observe la nature.

En troisième lieu, ceci fait que les formes naturelles ne sont pas l'expression de la nature tout entière et qu'il n'y a pas par là un principe interne de liaison et de continuité de ces formes. Ce qui prévaut dans la nature, c'est bien plutôt la discontinuité et l'extériorité ce qui fait que la nature se présente comme un système d'oppositions et de ruptures. C'est là encore un effet de l'impuissance de la nature : l'agir limité du concept fait de la nature une réalité foisonnante, un monde de « productions intermédiaires », d'irrégularités, où sont « brouillées les frontières essentielles<sup>2</sup> ».

On comprend à partir de là enfin que ces oppositions ne sont pas ce par quoi la nature réalise son unité, qu'elles ne peuvent donc être interprétées sous l'idée de polarité. On retrouve ici l'affirmation selon laquelle la nature est la contradiction non résolue. Cette contradiction se maintient jusqu'au terme de son procès, jusqu'à cet être contradictoire qu'est l'animal, le vivant mourant qui ne se dépasse que dans l'autre de la nature et de la vie, c'est-à-dire dans l'être non mortel de l'esprit.

Tous ces traits viennent converger dans l'idée que Hegel oppose fermement à la Naturphilosophie : il faut distinguer la nature et l'esprit, ce que d'ailleurs démontre l'ensemble du procès de la nature. On retrouve ainsi l'idée développée plus haut : la nature n'a pas son sens en elle-même. Ce qui s'offre dans l'expérience naturelle ne tient son sens que de l'activité de la pensée qui s'efforce d'expliquer la nature. Or, une telle pensée a son site dans les sciences. Concevoir philosophiquement la nature consiste donc non pas, comme le fait la Naturphilosophie, à s'opposer au savoir qu'en délivrent les sciences, mais bien plutôt à réfléchir un tel savoir pour en dégager le socle conceptuel.

## 2) La fondation spéculative des sciences de la nature

Le second enjeu qui s'attache à la *Philosophie de la nature* est donc celui d'une fondation spéculative des sciences de la nature. Mais une telle fondation n'est pas à comprendre comme la tentative d'élaborer les conditions auxquelles devraient se conformer toute science. La philosophie spéculative ne se propose pas ainsi, vis à vis des sciences de la nature, comme une instance normative, comme une sorte de juridiction métapositive. Bien au contraire, elle est d'abord une reconnaissance de l'acquis des sciences de la nature et par là, de leur validité et de leur droit dans le domaine qui est le leur. Elle est donc une justification des sciences en leur positivité. Seulement une telle justification des énoncés scientifiques implique encore qu'ils soient resitués au sein du procès desquels ils s'engendrent et d'où ils prennent sens, soit le procès du concept. C'est là ce qu'affirme Hegel dans l'un des textes introductifs à la *Philosophie de la nature* : « non seulement la philosophie doit être en concordance avec l'expérience naturelle, mais la *naissance* et la *formation* de la science

---

<sup>1</sup> *Ph. N.*, § 251, p. 242

<sup>2</sup> *Ibid.*

philosophique ont la physique empirique pour présupposition et condition. Autre chose cependant est la manière dont naît une science ainsi que ses travaux préliminaires, autre chose la science elle-même ; dans celle-ci, ceux-là ne peuvent plus apparaître comme base, laquelle doit bien plutôt être la nécessité du concept<sup>1</sup>». Les sciences de la nature constituent ainsi pour la philosophie de la nature une présupposition. Mais cette présupposition n'a de sens qu'en tant qu'elle est reprise dans le développement autonome du concept. C'est là ce qu'il faut expliciter pour saisir la relation que la philosophie de la nature entretient avec les sciences de la nature.

La physique empirique est la présupposition et la condition du développement de la considération philosophique de la nature. Par présupposition, il faut entendre d'abord ce avec quoi la philosophie commence, ce qu'elle trouve là en son commencement. Les sciences de la nature sont de cette façon ce d'où la philosophie de la nature doit prendre son départ. C'est que les sciences de la nature oeuvrent à la saisie de l'empiricité naturelle dans un premier élément d'universalité. Elles introduisent de l'ordre dans la diversité phénoménale par une double opération de distinction du complexe donné et de généralisation des singularités immédiates. C'est par là qu'elles sont bien la condition d'une interprétation philosophique de la nature : elles offrent l'immédiateté naturelle à la pensée.

Toutefois, les sciences de la nature ne pensent pas le socle conceptuel qui rend possible l'intelligibilité des déterminations naturelles qu'elles proposent. C'est par là qu'elles ne sauraient constituer la *base* véritable de l'interprétation philosophique de la nature et qu'en fait elles réclament une telle interprétation. C'est ce que veut dire Hegel lorsqu'il pose qu'elles relèvent d'une pensée d'*entendement*. Certes, comme l'affirme l'*Encyclopédie*, l'entendement est bien un moment de la pensée, un moment du logique, mais un moment auquel la pensée ne saurait se tenir exclusivement<sup>2</sup>. C'est que, comme on vient de l'esquisser, l'entendement scientifique, pour rendre la réalité naturelle déterminable, doit opérer en elle un travail de distinction, de séparation. Par là, il isole les unes des autres les déterminations qu'il produit et ainsi, il les *finitise*. Il ne réfléchit pas le procès rationnel qui est le foyer unifiant et par là le fondement commun de ces déterminations qu'il maintient séparées. Ceci s'explique du fait que l'entendement s'oublie dans ce qu'il pense, c'est-à-dire qu'il oublie les procédures qu'il met en œuvre pour penser ce qu'il pense. Fonder spéculativement les sciences revient alors à restituer ces procédures qu'elles ne réfléchissent pas, c'est-à-dire à dévoiler le mouvement de pensée selon lequel s'articulent les déterminations qu'elles proposent.

Ainsi se laisse comprendre le rapport de la philosophie de la nature aux sciences empiriques en son sens entier. Elles sont certes la présupposition de la considération philosophique de la nature, ce pourquoi, comme le dit Alain Lacroix, « il n'est pas d'autre discours que celui de la positivité<sup>3</sup> ». Mais cette présupposition n'a de sens philosophique qu'à être reprise dans le mouvement de pensée que la philosophie spéculative déploie, puisque les sciences de la nature ne sont rien d'autre qu'une mise en œuvre de ce mouvement qui méconnaît ce qu'elle met en œuvre. C'est là ce que peut faire comprendre plus avant le régime de la présupposition tel qu'il se trouve élaboré dans la Doctrine de l'essence de la *Science de la logique*<sup>4</sup>. La présupposition en son sens vrai, c'est ce que la pensée *se* présuppose pour se poser. Or, du fait que le savoir philosophique est ce qui se fonde soi-même en soi-même, ce qu'il se présuppose pour se poser ne peut être que lui-même et non un autre, un immédiat indépendant de lui. Sa présupposition est donc pour le savoir philosophique un soi-même présupposé. Mais par là, une telle présupposition n'a de sens qu'à

<sup>1</sup> *Ph. N.*, § 246, Remarque, p. 238

<sup>2</sup> Voir *Encyclopédie*, Logique, § 79 à 82, p. 342 et sq.

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. 28

<sup>4</sup> Voir : *S. L.* II, Section II, chapitre 1, § C, 1

être posée, puisque le savoir étant auto-fondation, il doit poser ce qui lui permet de se poser. Le mouvement propre du savoir philosophique est ainsi dans ce rapport circulaire du posé et du présupposé, dans l'auto-position, dans le fait qu'il se présuppose pour se poser et que sa position de soi n'est que le posé de cette présupposition de soi. La vraie base de la philosophie, c'est ainsi ce mouvement par lequel le concept se dispose soi-même à partir de soi-même, c'est-à-dire fonde les médiations desquelles il s'engendre. Ainsi, la philosophie de la nature doit-elle fonder les énoncés scientifiques qui sont sa présupposition en les posant dans son mouvement constitutif, ce qui revient à les vérifier, puisque c'est de ce mouvement qu'ils s'engendrent. Ainsi, la réinscription spéculative des catégories scientifiques est tout aussi bien leur position vraie en ce qu'elle consiste à faire surgir le procès de pensée dont ces catégories ne sont que les traces figées. Mais du même coup, cette réinscription de catégories scientifiques dans le procès spéculatif fixe leur domaine propre, leur assignant ainsi leurs limites, leur domaine de validité. Fonder spéculativement les sciences de la nature, c'est donc les ramener à leur vérité, au procès de pensée qui conditionne leur fécondité, mais aussi par là dénoncer leur prétention à valoir comme les formes ultimes de la vérité.

## Conclusion

Le projet de Hegel dans la Philosophie de la nature est, de façon très manifeste, comme chez Kant, de circonscrire le domaine et l'influence du naturel pour faire toute sa place au spirituel. Mais si, à la différence de Kant, ce projet prend la forme d'une *philosophie* de la nature et donc d'une fondation ontologique des déterminations naturelles, c'est qu'il s'agit aussi pour Hegel de *démontrer* que l'être en sa vérité n'est pas la nature, mais bien l'esprit. C'est pourquoi cette philosophie de la nature se propose comme un procès dialectique, le procès qui consiste pour la pensée de la nature à produire la vérité qu'elle n'est pas, soit la vérité de l'esprit. Ainsi, dit Hegel, « lorsque la contingence spirituelle, le *libre arbitre*, va jusqu'à la *méchanceté*, cela même est encore situé infiniment plus haut que la révolution des astres conformément à des lois ou que l'innocence des plantes, car ce qui s'égare [ainsi] est encore esprit<sup>1</sup> ».

### Pour citer cet article

Frédéric Deluermoz, « Les fondements logiques de la *Philosophie de la nature* de Hegel », (2001), *Philosoph'île*, site de philosophie de l'Académie de la Réunion, mis en ligne en juillet 2007.

---

<sup>1</sup> *Ph. N.*, § 248, Remarque, p. 240